

Comment sortir du ghetto?

André Vanasse

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40535ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1979). Comment sortir du ghetto? *Lettres québécoises*, (16), 4–4.

Comment sortir du ghetto ?

Depuis les quatre ans qu'elle existe, la revue *Lettres québécoises* n'a pas manqué, dans les éditoriaux d'Adrien Thério, de réclamer pour la littérature québécoise, une plus grande attention de la part non seulement des gouvernements mais aussi des média d'informations. À croire que les prières produisent les effets contraires ! Car depuis ce temps les gouvernements (particulièrement le fédéral) n'ont pas cessé de réduire leurs budgets pendant que les média demeuraient bien assis sur leur quant-à-soi. Tout au plus ont-ils pu régresser. Ainsi la seule émission a.m. diffusée par Radio-Canada où Stéphanie Brunelle parlait pendant 7 minutes de la littérature (« Un dimanche comme ça » réalisée par Jacques Thibaudeau) vient d'être rayée de l'horaire pour faire place au . . . téléphone. Dorénavant on ne pourra parler de littérature que sur les ondes f.m. c'est-à-dire sur une fréquence où quelques happy few enregistrent à l'avance leur émission de manière à pouvoir agir en même temps comme auditeurs et augmenter ainsi la cote d'écoute.

Qu'on ne se méprenne pas : je ne veux en aucun cas contester le travail admirable qu'accomplit Radio-Canada f.m. et particulièrement le directeur des programmes Jean-Guy Pilon. Je constate plutôt que la littérature a été confinée dans un ghetto dont elle semble incapable de se sortir.

Comment pourrait-il en être autrement puisque la télévision, malgré les incitations de la CRTC, se fait toujours tirer l'oreille. L'Union des Écrivains a cherché par tous les moyens à intéresser les chaînes privées et publiques à leurs nombreux projets d'émissions littéraires. Ce fut peine perdue. Seule, Radio-Québec vient de mettre au programme une demi-heure d'émission intitulée *Les livres et nous*, animée par Roger Baulu. Nous en parlerons.

Or sans la télévision comme instrument de promotion, la littérature court à sa perte. Car la télé est devenue l'outil de diffusion le plus redoutable qui soit. Elle touche un énorme bassin de la population et peut en quelques minutes faire vendre 500 ou mille exemplaires d'un roman. Malheureusement elle nous reste fermée des deux côtés : une seule émission consacrée à ce jour à la littérature ; d'autre part il est impossible, compte tenu des frais qu'elle exige, de faire de la publicité sur ses ondes (« Il nous faut annoncer à la télévision, mais avec les budgets actuels, cela est impossible » disait Yves Dubé président de l'Association des éditeurs, dans sa critique de la politique du livre, publiée dans *la Presse* du 1er septembre dernier).

Il est toujours plus sécurisant de s'en prendre aux entités abstraites (le gouvernement, la radio, la télé . . .). Pour ma part je crois que les réalisateurs de la télé ont aussi leur part de responsabilité. Je ne suis pas loin de croire qu'ils manifestent plus souvent qu'autrement une attitude de colonisés culturels. Nous en savons quelque chose, nous, de *Lettres québécoises*, qui avons dû faire presque des miracles pour réussir à faire parvenir un exemplaire gratuit du numéro 14 aux cadres de Radio-Canada. S'ils avaient été solidaires de notre enthousiasme, ils se seraient servis de l'éditorial pour réclamer une étude de la question auprès des officiers de la programmation. Ils ne l'ont pas fait avec le résultat que, comme le signalait Réginald Martel à propos de la liste des best sellers de la semaine publiée dans *la Presse*, « sur dix ouvrages, neuf ont été publiés en France » (*la Presse*, 10 sept.). Et il poursuivait en affirmant que cette compilation « devrait faire frémir aussi bien le Ministre des Affaires culturelles (où on frémit peu ces temps-ci), que les éditeurs, auteurs et libraires québécois ».

Il y en a si peu qui frémissent que la roue continue tranquillement de tourner : on a vendu pour cent millions de dollars de livres français au Québec (dixit Yves Dubé) alors que le livre québécois ici, n'a récolté que quelques millions. Le public se gave de n'importe quel navet à la condition que le légume soit importé. Pourquoi ? Simplement parce qu'on a tout fait pour que le Québécois méprise sa propre littérature. On ne lit rien de ce qui se publie ici à moins que *l'Express* (édition du 8 septembre) reproduise en page couverture la photo d'Antonine Maillet et lui consacre un long article. Alors là on se précipite pour acheter *Pélagie-la-charrette*. De même fera-t-on bientôt pour *Don Quichotte de la démanche* de Victor-Lévy Beaulieu. Imaginez qu'on vient d'écrire dans *la Libération* : « *Don Quichotte de la démanche*, n'ayons pas peur des mots, est un chef-d'oeuvre ». Qui aurait osé écrire une chose pareille au Québec ? Personne bien entendu.

Or il aurait suffi que quelqu'un l'écrive, que quelqu'un surtout le dise à la télé pour que *Don Quichotte* se vende non pas à quelques centaines d'exemplaires comme cela a été le cas mais à des milliers. On a préféré se taire et attendre que la vérité vienne d'ailleurs.

Des colonisés culturels, les Québécois ? Allons donc !

André Vanasse